Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 24 (1952)

Heft: 3

Artikel: En Grande-Bretagne : "l'unité de voisinage" Landsbury-Poplar

Autor: Lavario, Elaine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-124089

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EN GRANDE-BRETAGNE

« L'UNITÉ DE VOISINAGE » LANDSBURY-POPLAR

PAR ELIANE LAVARINO

Le Festival de Grande-Bretagne n'aura pas été une de ces manifestations sans lendemain qui ne laissent qu'un souvenir de plus en plus vague dans les mémoires. Abstraction faite de l'influence qu'il pouvait exercer en donnant au peuple britannique l'occasion de prendre conscience de sa force, de ses constantes nationales, il est un domaine où il a contribué à la création de quelque chose de durable : celui de l'urbanisme et de la reconstruction.

Car si les pavillons d'exposition des bords de la Tamise ou les jardins de Battersea sont en voie de disparition, l'exposition de Lansbury-Poplar — tout au moins la plus grande partie d'entre elle — connaîtra un meilleur sort. L'idée géniale de ses organisateurs a été en effet de choisir l'un des quartiers les plus détruits de la capitale anglaise et d'en hâter la reconstruction pour que les visiteurs puissent juger par un exemple concret et non par une exposition purement théorique des conceptions nouvelles dont on s'inspire aujourd'hui en Grande-Bretagne.

Deux pavillons donnaient aux visiteurs une vue d'ensemble des recherches que l'on poursuit en architecture (matériaux de construction, chauffage, éclairage, etc.) et des vastes plans d'aménagement qui doivent transformer peu à peu les villes britanniques. Après quoi ils passaient directement sur un vaste chantier comprenant tout le quartier de Lansbury-Poplar.

Cette « unité de voisinage » se trouve dans l'East End, l'un des secteurs les plus pauvres de Londres, qui fut aussi l'un des plus fréquemment bombardés pendant la guerre à cause de la proximité des docks. Pour s'y rendre, on traverse de mornes étendues de ruines sur lesquelles se dressent çà et là des rangées de demeures rudimentaires en tôle ondulée où végètent depuis des années des familles sinistrées. Le nouveau « neighbourhood » lui-même s'élève sur des terrains où les maisons ont été réduites en poussière *(fig. 1)*.

Dans ce paysage assez lugubre, des bâtiments à peine achevés où à tous les stades de construction viennent jeter une note plus gaie : c'est une sorte de petit bourg qui s'édifie là, au sein même de la grande ville, un centre destiné à 1500 personnes, qui comprendra, en plus de ses 450 logements, tout ce qui est nécessaire à la vie d'une communauté : écoles, églises, maison de vieillards, place de commerce (magasins, marché, marché couvert, entrepôts, garages), places de jeux, etc.

Non seulement les places de jeux et les écoles mais encore le centre commercial *(fig. 3, 4, 5)* ont été prévus à l'écart des voies de circulation afin d'éviter les accidents.

L'école enfantine et primaire de Ricardo Street, presque achevée, est construite selon les conceptions les plus modernes ; tout y est ramené à la taille de l'enfant ; l'éclairage y est excellent grâce aux fenêtres qui s'ouvrent dans les deux parois principales de chaque classe.

Des deux églises prévues — congrégationaliste et catholique — seule la première dresse déjà sa haute tour sur Lansbury *(fig. 2)*. Pour résoudre certains problèmes familiaux qui peuvent se poser aux paroissiens, on a aménagé dans la grande maison de paroisse annexée à l'église plusieurs salles destinées aux activités des adolescents et même des enfants (éclaireurs, etc.). Une garderie accueillera les petits pour que les mères puissent vaquer à leurs occupations, assister aux services religieux ou aux réunions en toute tranquillité d'esprit.

Quant aux logements eux-mêmes, on a adopté simultanément plusieurs types d'habitations qui vont de l'immeuble de six étages aux petites villas de deux étages, accolées les unes aux autres en longues rangées et disposant chacune d'un petit jardin. Beaucoup de Londoniens restent fidèles à cette dernière forme de logement, bien que les distances à parcourir dans la capitale en soient considérablement accrues pour eux. C'est pourquoi l'on tendra de plus en plus vers une division de la grande cité en plusieurs centres dans lesquels les gens pourront vivre complètement, c'est-à-dire non seulement se loger mais aussi travailler, se distraire, avoir une vie de société.

Mais revenons à ces petites villas familiales dont un certain nombre sont déjà occupées. Elles constituent des logements modestes, certes, et les pièces y sont de petites dimensions ; une famille de quatre ou cinq personnes peut cependant y vivre à l'aise. Le rez-de-chaussée comporte une cuisine et une salle de séjour qui s'ouvre sur le jardinet ; le premier étage, trois chambres à coucher, les W.-C. et la salle de bain (séparés). De nombreuses armoires facilitent le maintien de l'ordre, détail certainement apprécié à sa juste valeur par la ménagère ! Le loyer est fort peu élevé puisqu'il représente l'équivalent de 60 à 80 francs suisses par mois. Sans doute est-il inutile de préciser que l'Etat a participé aux frais de construction de tout ce quartier.

On a voulu éviter, à Lansbury,

— que des familles se trouvent trop à l'étroit,
— que d'autres vivent dans des appartements trop grands et soient obligées de prendre des sous-locataires,
— que des vieillards ou des personnes seules ne sachent où se loger parce qu'ils ne trouvent pas d'appartement convenant à leur situation.

C'est pourquoi l'on a choisi plusieurs types d'appartements qui ne manquent pas d'intérêt. Par exemple, en plus de la maison de vieillards qui peut accueillir une cinquantaine de personnes (on a su lui éviter aussi l'aspect d'une caserne), on a prévu encore de petits appartements (studio, cuisine, salle de bain-W.-C.) pour les personnes âgées qui peuvent tenir leur ménage. Entouré de jardins, l'immeuble — tout comme l'asile — est construit à proximité du centre commercial, pour que ses habitants n'aient pas de longues distances à parcourir.

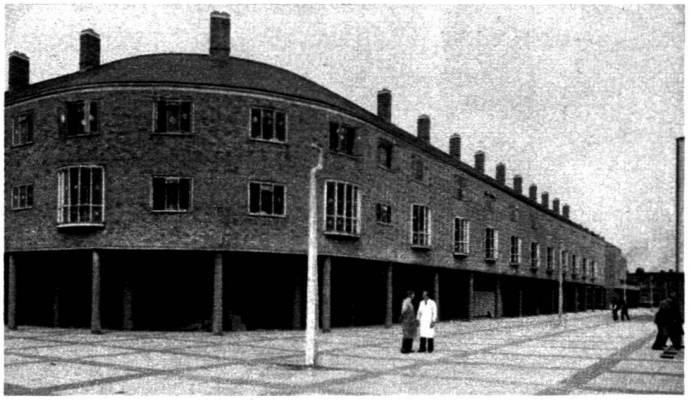
D'autres blocs, de trois étages, combinent des studios avec des « maisonnettes », c'est-à-dire des appartements sur deux étages : en bas cuisine, hall, living-room, en haut trois chambres à coucher et salle de bain. Un escalier dessert deux de ces « maisonnettes », qui occupent soit le rez-de-chaussée et le premier étage

(Suite en page 18).

URBANISME ET RECONSTRUCTION EN GRANDE-BRETAGNE
«L'UNITÉ DE VOISINAGE» LANSBURY-POPLAR

1

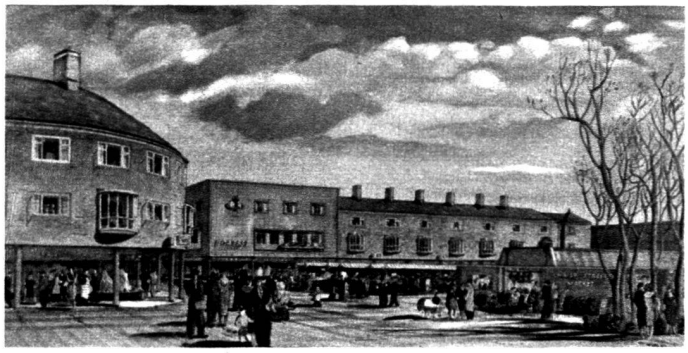
3



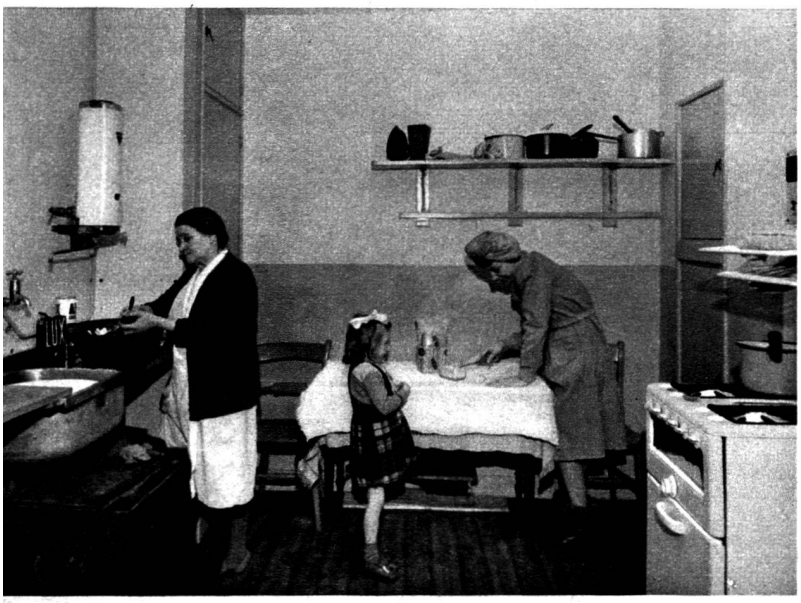
4

2

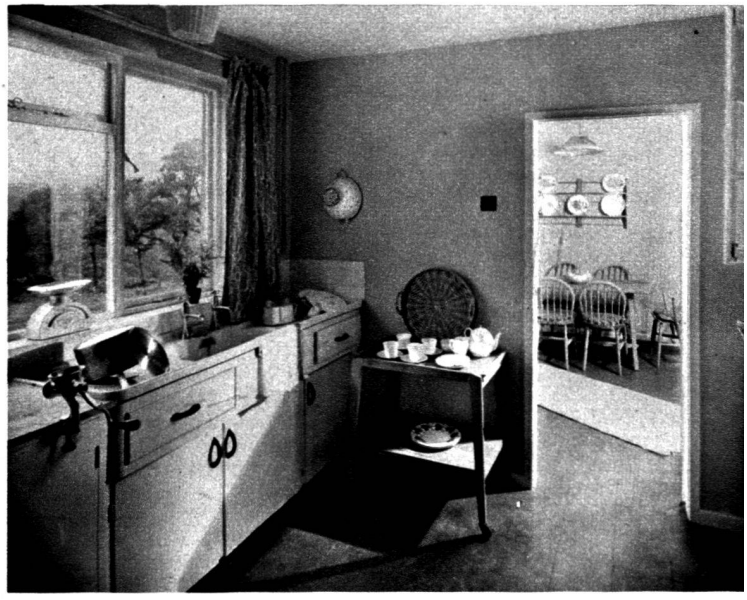
5



6



7



QUELQUES PEINTURES MURALES A GENÈVE

(Voir nos pages d'illustrations ci-devant)

On sait depuis quelques années que le seul moyen de rendre à la peinture et à la sculpture le contact avec le public, avec la société, avec la collectivité, qui leur a manqué depuis une centaine d'années environ (contact sans lequel l'art s'asphyxie), c'est de développer l'art mural et la sculpture monumentale : car les arts plastiques se doivent de remplir un certain rôle dans toute vie sociale, rôle effectif qui échappe aux schémas, aux graphiques, aux statistiques dont toute une catégorie de sociologues raffole actuellement : cela se prouve, et fort bien, non seulement par l'histoire, mais aussi par leur refus de périr dans un monde qui pourtant ne leur offre guère des conditions d'existence bien favorables ; l'avènement d'une certaine mentalité mécanicienne, déterminée par une quantité de progrès techniques qui paraissent être le fin du fin de l'idéal de la majorité d'entre nous, aurait dû, semble-t-il, les tuer proprement, s'ils n'avaient eu la vie extraordinairement dure.

Il est hors de doute que, pour subsister seulement, l'œuvre d'art a dû perdre une bonne partie de sa surface d'influence, comme si elle obéissait à une naturelle loi d'hivernage. Elle n'en a d'ailleurs pas perdu sa chaleur, bien au contraire, puisque ses manifestations n'ont jamais été aussi enfiévrées : reste à savoir, évidemment, si cette fièvre ne lui a pas aliéné une bonne partie de ceux à qui elle s'était toujours adressée, et qui se sont détournées d'elle comme on se détourne d'un malade. Ses attributions, sa fonction et même, puisqu'il faut la nommer par son nom, son utilité, n'ont plus été très claires, dès lors, aux yeux de ceux qui lui voulaient une beauté familière : révoltée, toutes griffes dehors, au contraire, son approche ne fut plus permise qu'à ceux qui consentaient à faire violence à leurs émotions et à leurs sentiments, pour s'isoler dans une admiration réfléchie, basée sur quelques principes brutaux (d'ailleurs assez simples), sur une critique uniquement cérébrale, sur une révolte beaucoup plus intellectuelle qu'instructive. Une telle lutte, d'ailleurs, n'a pas été inutile : je ne sais si elle était la première en son genre dans la continuité de l'histoire de l'art où, nous semble-t-il, reproduits et succédés selon des coordonnées semblables, ou en tout cas parallèles : il n'est d'ailleurs pas impossible que nous soyons en effet les premiers à constater de tels remous, puisque nous sommes les premiers à vivre une aventure où la technique tient une place énorme, prédominante (je le dis sans joie ni regret : c'est une simple constatation). Tout ce tremblement aura en tout cas obligé les meilleurs de nos artistes à refonder les principes de leurs ouvrages, au détriment souvent de leur équilibre, mais pour le plus grand bien de leur propre personnalité, trempée dur comme fer dans la recherche de nouveaux moyens d'expression.

Si maintenant nous pouvons sans danger demander à nos peintres de quitter le domaine confidentiel de la nature morte pour affronter la muraille, c'est bien, justement, parce qu'ils ont découvert, à travers cent ans d'avatars divers, et à travers tout ce qui peut les déchirer dans une période troublée entre toutes, les bases d'une renaissance qui ne devra rien qu'à elle-même.

Les figures dont nous illustrons ces quelques considérations, ou plutôt ces quelques constatations, n'ont évidemment rien de « classique », et n'y prétendent d'ailleurs pas. Celles dont Charles Philippe a décoré le hall d'un immeuble à Genève, n'ont pas encore la solidité, la belle assise, la sobriété de celles dont Herbert Theurillat a décoré le hall du bâtiment des assurances sociales, à Genève également. Il nous a semblé, toutefois, intéressant de les mettre face à face, ne serait-ce que pour mieux faire sentir, justement, la différence entre un jeune peintre à la recherche encore de ses moyens, et un artiste en possession de son sens de la composition, et de la maturité de son talent. Il est d'ailleurs curieux de constater que le plus « moderne » des deux n'est pas celui qu'on pense, et que l'aîné semble s'être assimilé beaucoup mieux que le cadet les leçons de notre temps. Je ne sais quelles traces de hâte, voilée peut-être par quelque miévrerie, je ne sais quel parti-pris « décoratif » dans ces branchages un peu trop gracieux, me gâtent mon plaisir dans l'œuvre de Charles Philippe : il a d'ailleurs à son actif, déjà, une bonne série d'ouvrages, qui nous permettent de voir ici une promesse plus qu'un accomplissement. Herbert Theurillat ne m'en voudra pas de ne joindre aucun commentaire à l'une de ses nouvelles œuvres, qui se défend d'ailleurs fort bien toute seule, et qui nous dispense une joie noble et solide.

Pierre Jacquet.

« L'unité de voisinage » Landsbury-Poplar

(Suite de la page 12).

de l'immeuble, soit le premier et le second, tandis que les studios sont installés à l'étage demeuré libre. Les « maisonnettes » disposent aussi d'un petit jardin privé. Des squares avec jeux de sable, remise pour bicyclettes et pousse-pousse, chambre à lessive ultra-moderne facilitent la vie des heureux locataires.

Pour les 450 appartements qui se construisent dans « l'unité de voisinage » de Lansbury, les bureaux compétents ont reçu plus de cent mille demandes. C'est dire que le chômage n'est pas encore sur le point de toucher l'industrie du bâtiment en Grande-Bretagne, à condition toutefois que l'Etat soit en mesure d'allouer des subventions pour les demeures à bon marché. Un programme s'étendant sur cinquante années a été établi récemment pour la reconstruction et la complète transformation de l'East End londonien. Et les autres villes britanniques ne se laisseront pas distancer, à en juger par les projets qu'elles publient et dont certains sont déjà en voie de réalisation. On souhaite qu'une ère de paix leur permette de poursuivre cet effort constructif au sens social autant qu'architectural.

Eliane Lavarino.